

Robert Walker. Griffintown / Evolving Montreal
An Interview by James D. Campbell
Robert Walker. Griffintown / Montréal en mutation
Entrevue réalisée par James D. Campbell

James D. Campbell

Number 115, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93778ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campbell, J. (2020). Robert Walker. Griffintown / Evolving Montreal: An Interview by James D. Campbell / Robert Walker. Griffintown / Montréal en mutation : entrevue réalisée par James D. Campbell. *Ciel variable*, (115), 95–98.

Robert Walker Griffintown / Montréal en mutation

Entrevue réalisée par James D. Campbell

Robert Walker naît à Montréal en 1945. Il est diplômé en arts visuels de l'Université Sir George Williams à la fin des années 1960. En 1975, il participe à un atelier, donné par le photographe américain Lee Friedlander, qui va s'avérer déterminant. Il choisit alors la photographie de rue en couleur, une esthétique qu'il va explorer jusqu'à aujourd'hui.

En 1978, il s'installe à New York, où il fait de Times Square un sujet de prédilection. Son premier livre, *New York Inside Out*, est publié en 1984 avec une introduction de William S. Burroughs. Le photographe expose abondamment aux États-Unis, au Canada et en Europe. Ses images paraissent dans différentes publications, notamment *Color is Power* (Thames & Hudson, 2000), où l'on trouve un vaste éventail de photographies de rue prises durant trois décennies à Montréal, New York, Varsovie, Paris, Rome, Toronto et ailleurs dans le monde.

Le *Griffintown* de Walker n'est rien de moins qu'une révélation: un portrait vivant des bouleversements gigantesques dans l'un des quartiers les plus anciens de Montréal, suspendu entre vétusté et misère, d'un côté, et nouvelle architecture utopique lumineuse et étincelante, de l'autre. La tension (souvent chromatique) entre passé et présent transpire de la vingtaine de photographies grand format (complétées par la projection d'une centaine d'autres), avec également des photographies documentaires provenant de la collection du Musée.

Le *Griffintown* de Walker est le premier volet d'un nouveau programme de commandes photographiques du McCord intitulé *Montréal en mutation*, qui vise à documenter les transformations urbaines en cours à Montréal.

JDC : Vous êtes né à Montréal et il n'est probablement pas exagéré de dire que vous connaissez intimement la ville. Ici, vous explorez en profondeur son quartier de Griffintown. Pourquoi Griffintown ? À cause de la concentration de bâtiments historiques, ou pour sa séduisante palette ?

RW : Suzanne Sauvage, directrice du Musée McCord, et Hélène Samson, sa conservatrice de la photographie, m'ont au départ approché avec le concept de lancer une série d'expositions intitulée *Montréal en mutation*, un portrait photographique de quartiers de Montréal marqués par des transformations

spectaculaires. Étant le premier photographe retenu, j'ai eu le luxe de choisir librement une partie de la ville qui m'attirait d'un point de vue photographique, mais avec un peu d'ambivalence et d'appréhension, ne sachant pas trop à quoi m'attendre.

JDC : Vous avez la réputation enviable d'être notre photographe de la couleur le plus important. Pouvez-vous nous parler de la couleur et de ce que *Griffintown* a apporté à ce sujet ?

RW : Après avoir suivi un atelier avec Lee Friedlander en 1975, j'ai compris que les possibilités créatives de la photographie en noir et blanc s'épuisaient rapidement. Je suis donc immédiatement passé à la couleur. À l'époque, la photographie en couleur était très peu publiée dans les livres et les revues, donc vous ne pouviez compter que sur vous-même. Il n'y avait personne dont s'inspirer, et mon travail n'est emprunté

par laisser de côté le thème traité au sens propre, puis je décompose le sujet en éléments abstraits en matière de traits, de formes et de couleurs. Je m'intéresse d'abord à la création de photographies couleur ; documenter des faits visuels est une préoccupation secondaire.

JDC : Griffintown a subi d'importants changements ces dernières années. D'ailleurs, vos photographies témoignent de cet esprit de transformation et de mouvement. Qu'est-ce que cette évolution signifie pour vous ?

RW : J'ai photographié la surface de Griffintown, ce que j'en perçois ici et maintenant. Je me suis efforcé de le faire avec rigueur et honnêteté. Alors que je travaillais au projet, j'ai réalisé qu'il y avait toutes sortes de problématiques d'urbanisme relatives à la conservation du patrimoine historique, au transport collectif, aux

Je m'attendais à voir beaucoup de maisons en rangée dégradées et d'entrepôts délabrés, mais, à ma grande surprise, j'ai plutôt trouvé un bourdonnement d'activité de construction colorée, avec tous les éléments picturaux que je recherche pour composer mes images. Grues, bulldozers, échafaudages, matériau d'isolation jaune vif, travailleurs de la construction courant dans tous les sens en tenue orange fluorescente, que pouvais-je demander de plus ?

à quiconque. Au moment où le Musée McCord m'a approché, mon seul lien avec Griffintown consistait à descendre en voiture la rue de la Montagne pour me rendre chez Costco ou à faire une rare visite chez mes amis John Heward et Sylvia Safdie à leur loft de la rue Murray. Après ma première incursion dans le quartier, j'étais totalement conquis, et je me suis lancé avec enthousiasme dans le projet. Je m'attendais à voir beaucoup de maisons en rangée dégradées et d'entrepôts délabrés, mais, à ma grande surprise, j'ai plutôt trouvé un bourdonnement d'activité de construction colorée, avec tous les éléments picturaux que je recherche pour composer mes images. Grues, bulldozers, échafaudages, matériau d'isolation jaune vif, travailleurs de la construction courant dans tous les sens en tenue orange fluorescente, que pouvais-je demander de plus ? Contrastant avec tout cela, des bâtiments du XIX^e siècle associés à l'activité industrielle depuis longtemps révolue le long du canal de Lachine. J'avais l'impression d'être revenu au jardin d'Éden !

JDC : Votre récente publication, *Colour is Power*, se lit comme un manifeste inépuisablement festif. En quoi les œuvres présentées ont-elles un lien avec le projet *Griffintown* ?

RW : Que je photographie à Times Square, à Varsovie ou des fleurs dans un jardin botanique, je fais appel aux mêmes stratégies de composition. Je commence

espaces verts, etc., mais tous ces enjeux ne faisaient pas partie de mon mandat. D'autres avec plus d'expertise dans ces domaines seraient mieux à même de les aborder.

JDC : Les images sont parfois surréalistes. Prenons par exemple *Rue Wellington, Griffintown, 2018*, avec les autos blanches au premier plan, la piscine et la flèche donnant l'impression de reculer...

RW : L'ambiguïté visuelle est toujours un outil intéressant pour créer une image attrayante. Dans ce cas, la toile de fond publicitaire crée une illusion en trompant l'œil du *glamour* de la vie de copropriété, alors que les deux voitures blanches ramènent à une réalité crue.

JDC : Cette autre image, *Rue Ottawa, Griffintown, 2018*, est une juxtaposition intéressante d'un imposant engin de construction et de la tour de bureaux sur la gauche.

RW : J'essaie généralement de photographier par une belle journée ensoleillée, quand les couleurs semblent exploser. Ici, nous avons un ciel uniformément bleu, comme « sériographié », avec des rehauts de couleurs franches, rouge, vert et jaune. J'institue une structure en treillis, semblable à une peinture de Mondrian.

JDC : *Rue de la montagne, Griffintown, 2018* est une image typique de « construction »...

RW : Elle témoigne des activités en cours dans



Rue Ottawa, Griffintown, 2018



Rue de la Montagne, Griffintown, 2018



Rue Wellington, Griffintown, 2018



Griffintown de manière symbolique plutôt que descriptive. Les gravats dans la benne à ordures forment un contraste ironique avec la photo sur le flanc du camion de rénovation. « Fini l'ancien, place au nouveau » pourrait être une légende appropriée.

JDC : Dans un sens, votre *Griffintown* dans sa globalité se lit comme une sorte de critique...

RW : Si on l'interprète comme une critique, je crois que c'est parce que les photographies parlent d'elles-mêmes. J'ai abordé le projet sans aucun parti pris politique caché.

JDC : Comme vous l'avez mentionné, notre ami commun, le jazzman et abstractionniste John Heward, vivait rue Murray, pas très loin de la Fonderie Darling, où nous avons tous deux travaillé. Les œuvres du McCord réveillent à n'en pas douter quelques fantômes chez moi...

RW : Oui. John et moi, ça remonte à l'époque de la galerie Véhicule Art, au début des années 1970. C'est drôle que vous évoquiez les fantômes, parce que celui de Mary Gallagher erre au coin des rues William

et Murray, à la recherche de sa tête, depuis plus de 100 ans, mais c'est une autre histoire.

JDC : *Montréal en mutation* est une entreprise opiniâtre dans son analyse de la façon dont le quartier a changé et continue à changer. Les images dans l'exposition laissent à penser que vous êtes en quête de la matrice perdue de Griffintown, et n'êtes pas immunisé contre certains accès d'émotion dans cette démarche. Ai-je raison ?

RW : Je suis né dans le quartier ouvrier d'Hochelaga-Maisonneuve, qui a aussi subi d'importants bouleversements depuis l'époque où on l'appelait la « Pittsburgh du Nord », donc la sensibilité que je peux avoir à exprimer est transposée là. J'ai eu l'occasion de côtoyer un peu les cochers de calèches et les palefreniers au cours du projet et je compatis à leur détresse. Voilà une industrie qui prospérait depuis des centaines d'années et qui est subitement rayée de la carte sans compensation par un règlement. Il y a là-dedans quelque chose d'arbitraire.

JDC : Vous avez dit que vous aviez des sentiments mitigés au départ du projet. Maintenant qu'il est terminé, comment vous sentez-vous ?

RW : Effectivement, j'étais un peu tiède au début, mais ça s'est avéré être un projet de rêve.

JDC : Griffintown derrière vous, quelle est la suite ?

RW : Je m'intéresse au Village gai. Cette portion de la rue Sainte-Catherine entre Saint-Denis et Papineau semble être un lieu où le rythme de la ville est en accéléré. Le quartier attire toutes sortes de personnages, nombre d'entre eux désespérés, d'autres à la flamboyance théâtrale, un terreau fertile pour de bonnes photos. *Traduit par Frédéric Dupuy*

—
James D. Campbell, auteur et commissaire installé à Montréal, écrit sur la peinture et la photographie.
—

JDC: As you noted, our mutual friend the jazzman and abstractionist John Heward lived on Murray Street, not far from the Darling Foundry, where we both served. The works from the McCord certainly summon up some ghosts for me.

RW: Yes, John and I went back to the days of the Véhicule Art gallery in the early 1970s. It's funny you should mention ghosts, because the ghost of Mary Gallagher has been roaming around the corner

of William and Murray Streets looking for her head for the last hundred years – but that's another story.

JDC: *Evolving Montreal* is unrelenting in its examination of how the neighbourhood has changed and is changing still. The images in the exhibition suggest that you are trying to find the lost matrix of Griffintown, and you're not immune to some high emotions as you do so. Am I right?

RW: I was born in the working-class neighbourhood of Hochelaga-Maisonneuve, which has also experienced dramatic change since the time when it was

designated the "Pittsburgh of the North," so any sentimentality I have to expend is directed there. I superficially got to know the calèche drivers and stable workers over the time of the project and became quite sympathetic to their plight. Here is an industry that has thrived for hundreds of years and they are abruptly being legislated out of business without compensation. There seems to be something unfair about it.

JDC: You said you were lukewarm about the project going in. Coming out, how do you feel now?



Rue Basin, Griffintown, 2018



Rue Wellington, Griffintown, 2018



Rue Basin, Griffintown, 2018

RW: Yes, I was lukewarm at the beginning but it turned out to be a dream project.

JDC: With Griffintown behind you now, what's next?

RW: I've turned my gaze to the Gay Village. That stretch of St. Catherine Street between St. Denis and Papineau seems to be a place where the pulse of the city beats faster. It attracts a wide variety of characters, many of them desperate, others theatrically flamboyant – a fertile ground for good pictures.

—
James D. Campbell is a writer and curator who writes frequently on photography and painting from his base in Montreal.
—



photo : Marilyn Aitken, Musée McCord

Robert Walker

Griffintown / Evolving Montreal

An Interview by James D. Campbell

Robert Walker was born in Montreal in 1945. He graduated in visual arts from Sir George Williams University in the late 1960s. In 1975, he attended a workshop given by American photographer Lee Friedlander that would be transformative, and he embraced colour street photography as an aesthetic that he is exploring to this day.

In 1978, he moved to New York City, where he made Times Square a worthy thematic subject of his lens. His first book, *New York Inside Out*, was published in 1984 with an introduction by William S. Burroughs. He has exhibited widely in the United States, Canada, and Europe. His images have appeared in a variety of publications, including *Color is Power* (Thames & Hudson, 2000), which included a wide array of street photographs taken over three decades in Montreal, New York, Warsaw, Paris, Rome, Toronto, and elsewhere.

Walker's exhibition *Griffintown* is nothing short of a revelation: a living portrait of seismic shifts in one of Montreal's oldest neighbourhoods, poised between dilapidation and squalor, on the one hand, and bright, shiny, new utopian architecture, on the other. The tension (often chromatic) between past and present is felt in twenty large-format photographs (supplemented by a projection of a hundred others), with documentary photographs culled from the Museum's collection.

Griffintown is the first in a new program of photographic commissions at the McCord called *Evolving Montreal* that aims to document Montreal's continuing urban makeover.

JDC: You were born in Montreal and it is probably no exaggeration to suggest that you know the city inside out. Here you dilate on its Griffintown neighbourhood. Why Griffintown? Was it the wealth of historic buildings or its seductive palette?

RW: Suzanne Sauvage, director of the McCord Museum, and curator of photography Hélène Samson first approached me with the concept of initiating a series of exhibitions called *Montreal in Mutation*, a photographic portrait of neighbourhoods in Montreal that were undergoing dramatic transformation. Being the first photographer selected, I had the luxury of choosing any area that appealed to me photographically, but I felt a little ambivalence and trepidation, not really knowing what to expect.

JDC: You have the enviable reputation of being our most important colour photographer. Could you talk about colour and what Griffintown brought to the table?

RW: After I took a workshop with Lee Friedlander in 1975, I intuited that the creative possibilities of black-and-white photography were becoming exhausted or quickly used up. So, I immediately switched to colour. Very little colour photography was published in books or magazine at that time, so you were on your own. There was no one to emulate, so my work isn't derivative of anyone else. At the time the McCord Museum approached me, my only relationship with Griffintown was driving down Mountain Street to get to Costco or a rare visit to see my friends John Heward and Sylvia Safdie at their loft on Murray Street. After my first foray into the area I was completely converted and enthusiastically embraced the project. I had expected to see a lot of run-down row houses and dilapidated warehouses, but to my great surprise I found a beehive of colourful

ignore the literal subject matter; then, I break the subject down into its abstract components in terms of line, shape, and colour. I am primarily interested in making colour photographs – documenting visual facts is a secondary consideration.

JDC: Griffintown has undergone major changes in recent years. Indeed, your photographs summon up a sense of change and flux. What has its evolution meant to you?

RW: I photographed the surface of Griffintown – how it looks to me here and now. I tried to do it accurately and honestly. While working on it, I realized there were all kinds of urban planning issues involving historical conservation, public transportation, urban green spaces, and so on, but all these problems were outside my mandate. Others with more expertise in those areas would be more qualified to take them on.

JDC: The images can be surreal. Take this image, *Rue Wellington, Griffintown, 2018*, with the white cars in foreground, pool and spire seemingly receding.

RW: Visual ambiguity is always an interesting device for creating an engaging image. In this case, the advertising backdrop provides a trompe-l'oeil illusion of the glamour of condo life, while the two white cars remind one of the gritty reality.

JDC: This other image, *Rue Ottawa, Griffintown, 2018*, is an interesting juxtaposition of a massive construction machine in relation to the office tower at the left.

RW: I usually try to photograph on bright sunny days when the colours seem to pop. Here we have a flat blue "silkscreened" sky with primary colour highlights of red, green, and yellow. I impose a grid-like structure, similar to a Mondrian painting.

Whether I photograph in Times Square or in Warsaw or flowers
in the botanical gardens, I bring the same compositional strategies to bear.
First, I ignore the literal subject matter; then, I break the subject
down into its abstract components in terms of line, shape, and colour.
I am primarily interested in making colour photographs – documenting
visual facts is a secondary consideration.

construction activity, with all the pictorial elements that I crave to compose my pictures. Cranes, bulldozers, scaffolding, bright-yellow insulation material, construction workers running around in fluorescent orange outfits – what more could I ask for? Contrasting with all this were the nineteenth-century structures associated with the long-gone industrial activity along the Lachine Canal. I felt like I was back in the Garden of Eden!

JDC: Your recent book, *Color is Power*, reads like an endlessly celebratory manifesto. How does the work included there relate to the Griffintown project?

RW: Whether I photograph in Times Square or in Warsaw or flowers in the botanical gardens, I bring the same compositional strategies to bear. First, I

JDC: *Rue de la montagne, Griffintown, 2018* is a quintessential "building" image.

RW: This image describes the activities occurring in Griffintown symbolically rather than descriptively. The junk in the dumpster is ironically contrasted with the photo on the side of the renovation truck. "Out with the old, into the new" might be a fitting caption.

JDC: In a sense, your Griffintown work as a whole reads as a sort of critique.

RW: If it reads as a critique, I think it's because the photographs speak for themselves. I approached the project without any hidden political agenda.

CONTINUED ON PAGE 97